

Un changement de paradigme, de conscience, est toujours inconfortable. Chaque fois que nous éprouvons la sensation légèrement effrayant, légèrement embarrassante, que produisent des mots comme Déesse, nous pouvons être sûrs que nous sommes sur le chemin d'un profond changement dans la structure et le contenu de notre pensée. Pour conférer une forme nouvelle au principe même du pouvoir sur lequel est basée toute notre culture, nous devons ébranler toutes les vieilles divisions. Les séparations confortables ne sont plus opérantes. Les problèmes sont plus vastes que ne l'impliquent les termes de religieux et politique : ce sont des problèmes de connexions complexes. Car même si l'on nous a appris que les problèmes sont distincts, que le viol est distinct de la guerre nucléaire, que la lutte d'une femme pour l'égalité de salaire n'est reliée ni à celle de l'adolescent noir pour trouver du travail, ni à celle contre l'exportation d'un réacteur nucléaire vers un site de failles sismiques près de volcans en activité aux Philippines, toutes ces réalités sont formées par la même conscience qui modèle nos relations de pouvoir. Ces relations à leur tour engendrent notre système économique et social, notre science, nos religions, nos idées à propos des hommes et des femmes, notre approche des races et des cultures qui diffèrent de la nôtre, notre sexualité, nos dieux et nos guerres. Actuellement, elles préparent la destruction du monde.

J'appelle cette conscience mise à distance car son essence est de nous faire nous voir nous-mêmes à l'écart du monde. Nous sommes à distance de la nature, des autres êtres humains, et même de certaines parties de nous-mêmes. Nous voyons le monde comme constitué de parties divisées, isolées, sans vie, qui n'ont pas de valeur par elles-mêmes. Elles ne sont même pas mortes car la mort implique la vie. Parmi les choses divisées et sans vie, les seules relations de pouvoir possibles sont celles de la manipulation et de la domination.

En devenant séparés et en étant manipulés comme des objets, nous perdons le sens de notre propre valeur, notre confiance dans notre existence, et acquiesçons à notre propre exploitation. En tant que femme, par exemple, nous voyons les hommes comme physiquement porteurs de la culture, et dans une dévalorisation constante de nous-mêmes, nous nous soumettons à la loi des hommes et vouons nos énergies et nos talents à servir leurs désirs au lieu des nôtres. Historiquement, le christianisme a fait accepter aux travailleurs, aux femmes, aux esclaves et aux gens de couleur des positions d'inférieurs, en déniaient toute valeur à la vie réelle au profit d'une existence future au paradis, où l'humble et le soumis seront récompensés.

Parce que nous doutons de notre existence, nous doutons de nos propres sensations et des leçons de notre expérience. Nous voyons nos pulsions et nos désirs comme intrinsèquement chaotiques et destructeurs, nécessitant répression et contrôle, de même que nous voyons la nature comme une force chaotique et sauvage, nécessitant un ordre imposé par les êtres humains.

(...) 44

Dans ce monde vide, nous ne croyons qu'à ce qui peut être mesuré, compté, acquis. Le principe d'organisation de la société devient ce que Marcuse a appelé le principe de performance, la stratification de la société d'après la performance économique de ses membres. Le contenu est retiré du travail lui-même qui est organisé non pas en fonction de son utilité réelle, mais d'après sa capacité à engendrer des profits. Ceux qui produisent réellement des biens ou des services sont moins bien rémunérés que ceux qui se consacrent à les diriger, à comptabiliser les recettes, ou à stimuler de faux besoins. Nous apprenons à la page «Affaires» du journal du matin que la compagnie pétrolière X estime que ses établissements ne sont pas tant destinés à fournir les Américains en essence et en énergie qu'à procurer des profits à leurs investisseurs.

Et nous vivons en nous sentant impuissantes et inauthentiques, en pensant que la scène réelle est quelque part ailleurs, que les personnages des soap operas ou du débat de minuit ont plus de réalité que les gens et les conversations qui animent notre quotidien. Nous croyons que les stars du cinéma et de la musique et autres célébrités, ceux dont parlent les magazines people, vivent les vraies vies, les vrais drames de notre époque, tandis que nous n'existons, nous, que

comme des ombres et que nos vies singulières, nos pertes, nos passions, qui ne peuvent être ni comptées ni mesurées, qui n'ont été ni brevetées, ni notées, ni soldées, n'ont pas de valeur en ce monde.

we are the flow, we are the ebb,  
we are the weavers, we are the web.

La mise à distance imprègne notre société si fortement qu'elle nous semble être la conscience elle-même. Même le langage qui permettrait une autre approche a disparu ou a été délibérément déformé. Pourtant, une autre forme de conscience est possible. En fait, elle a existé dès les premiers temps, fut à la base d'autres cultures, et a survécu, y compris en Occident, de manière clandestine. C'est la conscience que j'appelle immanence - l'attention au monde, et à ce qui le compose, un monde vivant, dynamique, interdépendant et interactif, animé par des énergies et en mouvement : un être vivant, une danse serpentine.